

# COMPLEXE 18

## CHAPITRE PREMIER

J'étais loin du Village. À plusieurs kilomètres. J'approchais du sommet de la Colline où, je le savais, je découvrirais le magnifique panorama de la Grande Vallée.

La pente était raide. Mais je possédais des forces physiques suffisantes malgré mon inactivité. Je ne faisais rien parce que je n'en éprouvais pas la nécessité.

Je pensais à ces peuples de l'Univers travaillant comme des forcenés pour maintenir ce qu'ils appelaient une « civilisation ». Alors que chez nous, sur notre planète, nous ignorions le travail. Je me disais que nous avions de la chance ou que ces peuples « civilisés » étaient fous.

Certes, nous cultivions des champs, nous élevions des animaux, car il fallait bien se nourrir. Mais il s'agissait d'un amusement, d'une distraction. Nous n'étions pas astreints à un rythme infernal, où un horaire strict réglait la vie quotidienne.

Quand je pensais à ces peuples, je désignais surtout les Terriens.

Je les connaissais. Du moins, j'en connaissais quelques uns et j'avais appris suffisamment sur leur civilisation pour comprendre qu'en fin de compte, ils n'étaient pas heureux.

Je leur apparaissais comme un pacha, un chômeur, un paresseux, un... oh ! comment diable appelaient-ils ces hommes qui vivaient sans rien faire ? Ah ! Oui. Des oisifs.

D'accord, j'étais un oisif pour les Terriens. Je m'en moquais. Je n'avais pas besoin d'eux. Par contre, je n'imaginai pas qu'ils auraient bientôt besoin de moi.

J'arrivai au sommet de la Colline et, comme je le faisais souvent au cours de mes promenades, je plongeai mon regard au fond de la Grande Vallée.

J'admirai les arbres touffus de la forêt qui me tendaient les bras en étirant leur manteau vert le long de la rivière à méandres.

Le chaud soleil agrémentait l'eau d'éblouissants reflets. Il décrivait sa courbe dans le ciel immuablement bleu d'un été éternel. La pollution n'existait pas.

Nous étions privilégiés par rapport aux habitants de la Terre, qui vivaient sur une planète comparable à la nôtre.

Du moins, ils le prétendaient.

Je les avais connus il y a quelques années. Trois ans environ. Ils avaient débarqué sur notre Monde et ils ne venaient pas nous coloniser.

Non. En réalité, je les avais attirés parce que leur astronave passait dans les parages, à quelques millions de kilomètres. Si je ne l'avais pas fait, ils auraient ignoré notre planète et poursuivi leur chemin.

Comme j'étais terriblement curieux, j'avais voulu voir de plus près un Terrien.

J'en avais vu deux.

Ils étaient plutôt sympathiques. Morphologiquement, on se ressemblait. Aussi, nous avions vite tissé des liens amicaux. D'autant que j'étais pacifiste à l'extrême. Je n'aurais pas fait de mal à une mouche, comme ils disaient en désignant les gens tranquilles.

Bien sûr, nous ne parlions pas la même langue. Mais j'avais appris la leur avec une facilité dérisoire. Je parlais maintenant le Terrien couramment, du moins l'un de leurs nombreux langages car, pour compliquer leur existence, ils possédaient plusieurs dialectes.

Enfin, ils croyaient que cette pluralité était le signe d'une intelligence profonde, comme la pluralité de leurs races, de leurs systèmes sociaux ou politiques.

En somme, la Terre m'apparaissait comme un ramassis de toutes les formes de vie de l'Univers et cette cohabitation avait quelque chose d'insolite, d'exaspérant, car sur notre planète, ce genre de société n'existait pas.

C'était comme leur argent. Ils s'achetaient tout ce qu'ils voulaient avec ça et ils ne travaillaient que pour en gagner. Mais il y avait des pauvres et des riches, des débrouillards et des ignorants, un tas d'inégalités. Pourquoi se cassaient-ils tant la tête ? N'avaient-ils donc pas plus d'imagination ? Ou bien en avaient-ils trop ?

Je crois qu'ils en avaient trop. C'était leur force, avec leur intelligence, bien sûr. Car ils étaient intelligents, je le reconnais volontiers.

Le panorama qui s'étendait devant moi me relaxait. J'aimais la nature. Nous vivions dans la nature, à son contact direct. Je n'enviais pas les Terriens entassés dans leurs villes surpeuplées.

Si je le voulais, je pourrais « voir » au-delà des autres collines qui boursouflaient l'autre rive de la Vallée. Cela exigerait simplement un petit effort mental.

Mais ça ne m'intéressait pas. Je me contentais d'explorer mon champ normal de vision.

Et soudain, j'eus conscience d'un événement. Mon cerveau enregistra une image fugitive, comme une éclipse. J'avais sans doute levé la tête vers le ciel et j'avais, sans y prendre garde, accru mes possibilités d'attention.

L'image du vaisseau spatial s'imprégna dans mon subconscient et comme j'avais l'impression de reconnaître cet astronef, je forçai mon talent.

Mon « fluide » gicla vers l'espace, atteignit le vaisseau, et le sonda. Je découvris deux hommes à l'intérieur. Je sursautai.

C'était Perez et Anglet.

Les mêmes que l'autre fois, il y a trois ans. Seulement ils venaient maintenant de leur propre gré, sans que je les guide, et ils fonçaient vers ma planète.

Oui, c'était bien eux. Les Terriens. Pourquoi revenaient-ils ?

J'étais idiot. Car je pouvais répondre à cette question. Je n'avais qu'à interroger leurs mémoires. Je braquai aussitôt ma pensée afin de plonger Perez et Anglet en hypnose. À un million de kilomètres, mon fluide s'exerçait encore sans bavure. Et même beaucoup plus loin, bien qu'il y eut un « mur », à un certain moment. Un mur électromagnétique entourant notre système solaire.

Or, j'en fus pour mes frais. Je ne tirai rien de cette exploration à distance. Que des images muettes. Mes ondes-tests se heurtaient à une barrière et ce n'était pas comme la première fois.

J'en cherchai les raisons et remarquai que les deux hommes, dans leur cabine, portaient sur leurs têtes d'étranges casques piquetés d'électrodes.

Je savais qu'ils inventaient des tas d'appareils et je compris qu'ils se méfiaient de moi. Ils possédaient des casques anti-hypnose. Du coup, ils repoussaient mon fluide perturbateur.

Il me serait impossible de me débarrasser d'eux. Ils me devenaient techniquement supérieurs et j'étais obligé de subir leur présence. Même en nous liguant tous, nous ne pourrions pas détourner le vaisseau de sa destination.

D'ailleurs, mon intention n'était pas de rejeter les Hommes dans l'espace. Au contraire. Le retour de Perez et d'Anglet aiguissait ma curiosité insatiable, mon seul défaut, paraît-il, d'après les Terriens. Et tous ceux de ma race possédaient ce même défaut qui, chez nous, semblait plutôt une qualité.

Enfin !... Avec les Terriens, nous n'avions pas les mêmes conceptions des mots, des expressions. Ça s'arrangerait. Car s'ils revenaient, ce n'était pas spécialement pour moi.

En tout cas, leur vaisseau se posa bel et bien à proximité de mon Village, alors qu'il existait d'autres Villages disséminés sur ma planète.

Le pilote choisit une sorte de plateforme naturelle qui épousait la forme d'un cône tronqué, dont les assises s'ancrent fortement dans le sol.

L'engin vibra à l'atterrissage. Il pesait des milliers de tonnes et le sol trembla. Il ne se posait pas n'importe où, n'importe comment. Je me demandais par quel miracle ils voyageaient dans le vide interstellaire avec un véhicule d'apparence aussi fragile.

Je tirerais mon chapeau — si j'en avais un ! — à leurs savants, à leurs inventeurs. Ils étaient les rois de la mécanique, de l'industrie. Un jour, ils iraient encore plus loin dans la conquête du Cosmos. Mais ils avaient déjà quitté leur système solaire et ils se hasardaient à plusieurs années-lumière de leur base. Grâce à la quatrième dimension, qui leur ouvrait les portes de l'Univers et dont ils m'avaient vaguement parlé, l'autre fois...

Au fond, je me désintéressais de savoir comment marchait leur astronef. C'était trop compliqué. Par contre, leur présence sur ma planète m'intriguait davantage. Cette récidive cachait probablement une idée dans leurs petites têtes imaginatives.

Comme j'étais le chef du Village, je décochai un faisceau télépathique généralisé en direction de mes

congénères, leur enjoignant de ne pas bouger. Car, bien sûr, ils avaient également détecté le vaisseau en provenance de la Terre.

Je voulais être seul pour accueillir Perez et Anglet. Question de prestige. J'étais curieux mais fier aussi. Je ne renonçais pas à ma suprématie sur ces créatures qui n'avaient aucun don particulier, sinon celui de créer des machines pour suppléer toutes leurs carences.

J'allai vers le vaisseau, guidé par mon radar physiologique que les Terriens dénommaient sixième, septième ou huitième sens. Car eux n'en possédaient que cinq. Ils étaient donc inférieurs et enviaient nos possibilités.

Pourtant, je ne faisais aucun complexe de supériorité. Ce n'était pas mon genre. Je me déplaçais comme les Hommes. À pied. Je n'avais ni le pouvoir de lévitation, ni celui de téléportage. J'avais d'autres pouvoirs, voila tout.

Comme je l'ai déjà dit, je ressemblais aux Humains. J'avais une tignasse blonde et de grands yeux bleus. D'un bleu très clair, presque translucide. Des yeux comme on n'en rencontre évidemment pas beaucoup sur la Terre car ils me servaient de plusieurs façons. Il ne s'agissait pas exclusivement d'un organe de la vue mais des sortes de relais par où j'émettais mon fluide, ou mes fluides, puisque j'en aurais plusieurs d'après les conclusions des Étrangers.

En ce moment encore, je me sentais passablement excité, vaniteux, plein d'espérance, confiant dans ma suprématie. J'ignorais ce qui m'attendait car sinon j'aurais évité cette seconde confrontation avec les Hommes. Je les aurais fuis.

Mais comment aurais-je pu prévoir ?

Avec mes dons de double-voyance ? Je ne pouvais pas les exercer puisque je me heurtais à un barrage anti-hypnose...

Perez et Anglet, sanglés dans des combinaisons vert pâle, m'aperçurent et se dirigèrent vers moi. Ils souriaient. Ma présence ne les étonna pas, comme s'ils étaient persuadés de me trouver ici.

Ils n'avaient pas changé depuis trois ans. Perez était toujours aussi grand, aussi maigre, sec, avec de gros sourcils broussailleux, des lèvres minces qui s'effilaient au milieu d'un visage glabre.

Anglet gardait son gros ventre. Il était joufflu, gras. Grand lui aussi, il semblait un solide gaillard, à la force herculéenne. Je n'aurais pas aimé, par exemple, recevoir son poing sur ma figure.

Il avait des yeux marron et quelques poils blancs dans ses cheveux noirs. Une moustache barrait sa bouche et il avait un air plus hermétique que son compagnon. C'était Perez qui prenait toutes les initiatives.

Dès qu'il me vit, il me tendit la main sans façon, à sa manière, comme si nous étions des amis. Un large sourire découvrait ses dents blanches finement alignées.

– Bonjour, Amérial. Tu nous reconnais ?

Je sentis ses doigts dans les miens. J'essayai mon fluide hypnotique mais rien ne se passa. Les deux hommes restèrent conscients, éveillés, alors que je devrais les endormir avec facilité.

Oh ! ils n'étaient pas dupes. Ils comprenaient que je tentais de sonder leurs cerveaux. Perez désigna le casque à électrodes qu'il portait sur la tête et qui lui donnait franchement une silhouette singulière :

– On revient. Mais pas comme avant. Nous sommes...euh...disons à armes égales. Tu possèdes des dons paranormaux. Nous, on a l'intelligence. Tu ne peux plus nous plonger en hypnose. Mais nous avons quelque chose à te proposer. Car tu as un défaut : la curiosité. C'est bien ça ?

– Oui, c'est ça, confirmai-je.

– Bon, opina Perez en me lâchant la main. Tu as d'abord voulu « voir » des Terriens. Tu nous as vus. Maintenant, ne voudrais-tu pas connaître la Terre ? Elle ressemble à Wau. Seulement, elle est beaucoup plus peuplée et possède une civilisation industrielle. Nous sommes dix milliards d'êtres humains.

– Dix milliards ! répétai-je, abasourdi.

Le chiffre était énorme pour un Kloz. Ah ! Parce qu'ils nous appelaient les Klozs. Ils avaient la manie des noms, ces noms inutiles chez nous. Ils nommaient ma planète Wau et ils me baptisaient Amérial, comme la première fois.

Il paraît qu'Amérial viendrait du mot, « Amérique », leur pays d'origine car la Terre était divisée en nombreux pays. Ce surnom avait évidemment valeur de symbole mais il était surtout commode pour nos conversations réciproques. Car j'avais un organe de la parole.

Je me moquais bien qu'ils m'appelassent Amérial ou Tartempion. Cela me laissait indifférent. J'avais pourtant l'impression qu'ils m'avaient fait un certain honneur en me baptisant avec ce patronyme qui rappelait leur nation.

Leur civilisation était complexe, multiple. Ils avaient des religions, des cultures, des langues. Ils bannissaient donc l'uniformité.

Évidemment, comme j'étais curieux, leur suggestion m'emballait. J'avais envie d'accepter car ils promettaient de me ramener, bien qu'ils refusent de m'expliquer exactement pourquoi ils m'emmenaient.

Un « barrage » m'empêcha de monter à bord du vaisseau. Il venait du Village. Là-bas, ils se liguèrent tous contre moi pour m'empêcher de partir, pour me dissuader, car ils devinaient toutes mes pensées.

J'esquissai un pas en arrière. Perez fronça ses épais sourcils. Son sourire disparut :

– Tu refuses ? grogna-t-il avec un air contrarié.

J'avouai la vérité :

– Au Village, ils réprouvent mon départ. Je suis leur chef. Il faudrait que je nomme un successeur.

Anglet haussa ses épaules grasses :

– Eh bien ! fais-le. C'est facile.

– Justement, expliquai-je Ça ne l'est pas. On nomme le plus qualifié.

Perez s'impatientait. J'avais aussi remarqué qu'il portait une sorte de tube à sa ceinture et il ne l'avait pas lors de notre première rencontre. Anglet avait le même tube qui se terminait par une petite boule transparente et possédait une poignée.

– Allons, Amérial, ne prétends pas que tu es le seul qualifié ?

Je mis les choses au point, leur prouvant que nous avions une organisation sociologique différente de la leur :

– Non, bien sûr. Tous les Klozs seraient capables. Enfin, presque tous Mais il faut un volontaire. Or, les volontaires sont extrêmement rares. Nous n'aimons pas les responsabilités. Je ne peux pas nommer un successeur d'office.

Perez poussa un soupir. D'un geste sec de la main, il balaya cet obstacle en trouvant notre communauté affreusement primitive.

Il se souvint d'un détail :

– Tu as bien une petite amie ?

– Une « partenaire », rectifiai-je, car je tenais à la valeur des mots.

– D'accord, reconnut Perez. Une partenaire. Vénuse. Enfin, celle que nous avons appelée comme ça et que tu nous avais présentée.

Il ajouta avec vivacité :

– Tu as aussi un frère, Asian.

– Oui, Asian, confirmai-je.

– Il est jeune, comme toi. Je suppose qu'il possède également une « partenaire ».

J'eus une bouffée de chaleur, comme si on chatouillait mon orgueil. Les Terriens maniaient l'ironie et ne comprenaient décidément pas notre façon de vivre :

– Nous avons tous une partenaire, sinon notre race s'éteindrait.

C'est l'évidence.

– Bien, trancha Anglet, ses gros yeux de crapaud posés sur moi. Fais venir ton frère et sa petite amie, ici. Avec Vénuse. Ça suffira.

– Ça suffira à quoi ? demandai-je, profondément intrigué par l'idée de nous réunir tous les quatre.

– Tu verras bien, gros curieux ! s'amusa Perez. Les Klozs sont des marrants quand ils n'arrivent pas à sonder les cerveaux. On dirait qu'ils sont désespérés.

Je ne répondis pas à cette grossièreté, ne tenant pas à envenimer mes bonnes relations avec les Étrangers. Je fis donc ce qu'ils me suggéraient.

Je braquai ma pensée sur le Village. J'eus une vision des maisons éparpillées dans la nature. J'appelai télépathiquement Vénuse et Asian, des noms encore donnés par Perez, l'imaginatif. Des noms qui correspondaient à quelque chose de chez eux...

Puis, relâchant mon effort mental, je fixai à nouveau les Terriens :

– Ils seront là dans cinq minutes, assurai-je.

Ils furent exacts au rendez-vous. Mon frère me ressemblait un peu. Quant à sa partenaire, c'était une fille d'une délicieuse beauté et que reluqua longuement Anglet.

Il passa sur ses lèvres une langue gourmande :

– Elles sont chouettes, les Klozs, apprécia-t-il. Sur Terre, elles feraient fureur dans les boîtes de nuit. Mais on ne vous a pas convoqués pour ça. Nous avons d'autres projets en tête. De bien plus vastes projets...

Il désigna la petite amie d'Asian :

– Tu t'appelleras Loona. Ce nom évoque notre satellite. Tu le porteras brillamment car si Vénus est la déesse de la beauté, la Lune inspirait jadis les poètes avant que les Hommes n'aillent dans les étoiles.

Ce joli discours ne démasquait toujours pas les ambitions des Terriens et cachait une fourberie de leur

part. Car ils étaient non seulement vicieux, mais aussi hypocrites.

Avec leurs casques à électrodes sur la tête, ils échappaient à notre vigilance. Ils ne s'en privèrent pas et montrèrent rapidement qu'ils revenaient sur Wau dans un but bien déterminé.

Ils dégainèrent leurs tubes de leurs ceintures et nous décochèrent une petite aiguille qui s'enfonça dans notre peau.

Nous ressentîmes une infime piqûre. Tout vacilla autour de nous.

J'essayai bien de lutter contre un irrésistible sommeil mais je compris que j'étais terrassé par un puissant soporifique. Ma vue se brouilla. J'entrevis, à travers un voile de plus en plus flou, les visages triomphants de Perez et d'Anglet penchés sur moi.

Puis je perdis le contrôle de mes sens et je sombrai dans l'inconscience totale.